



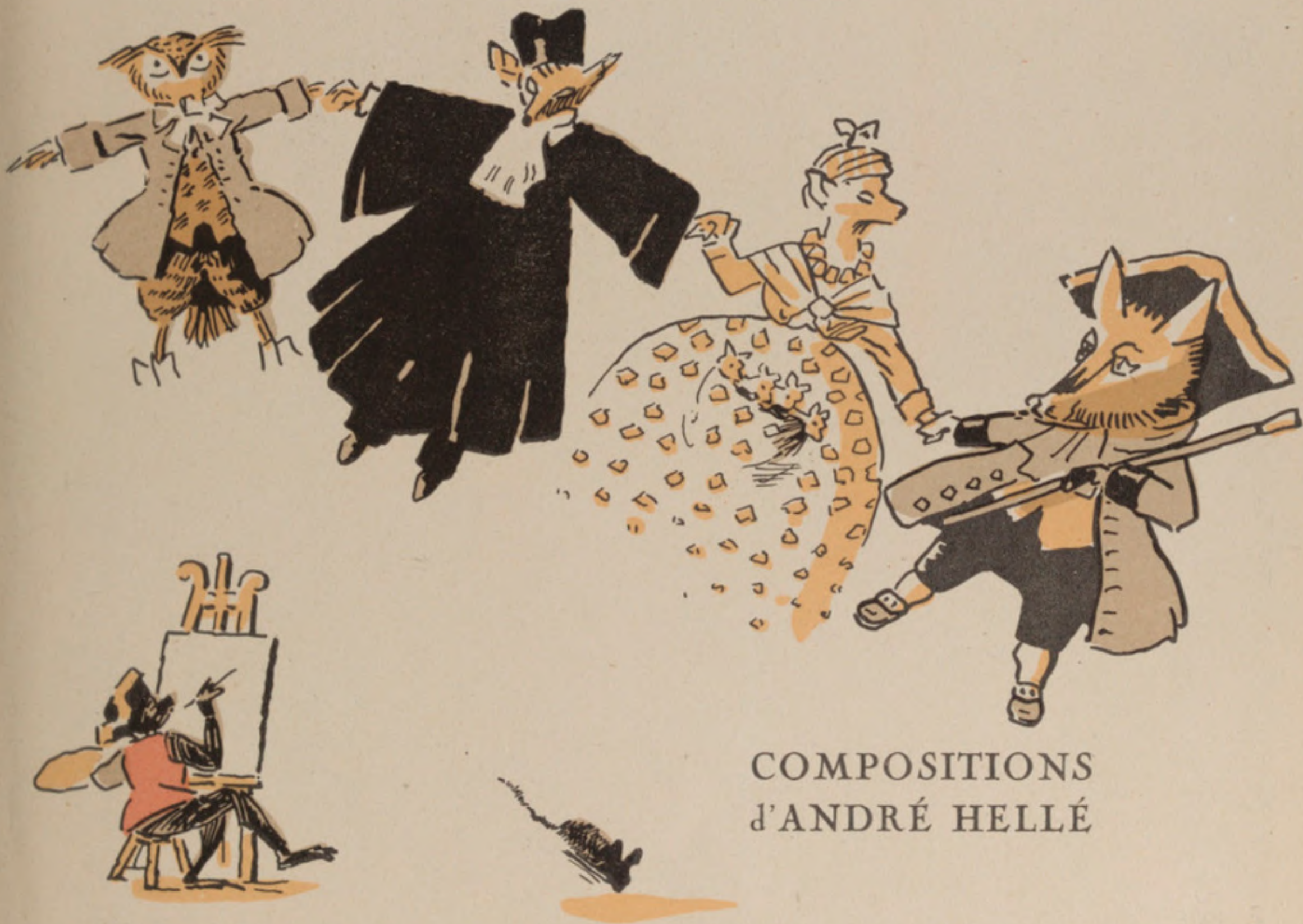
LES FABLES
DE FLORIAN
compositions d'ANDRÉ HELLÉ

EDITIONS BERGER - LEVRAULT

LES
FABLES
DE
FLORIAN



LES
FABLES
DE
FLORIAN



COMPOSITIONS
D'ANDRÉ HELLÉ

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT



204 601516





LA CARPE ET LES CARPILLONS

Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord.

Suivez le fond de la rivière ;

Craignez la ligne meurtrière,

Ou l'épervier plus dangereux encor.

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine

A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.

C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,

Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes ;

Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,

Et déborde dans les campagnes.

Ah ! Ah ! criaient les carpillons

Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?

Crains-tu pour nous les hameçons ?

Nous voilà citoyens de la mer orageuse :

Regarde ; on ne voit plus que les eaux et le ciel,

Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel.

Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant ;
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.

Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.

Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.





LE CALIFE

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient les parvis ;
Dans les appartements embellis de sculptures,

Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté du lit de brocard.

Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dettes, et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.

Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette ;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme ;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire,
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père.
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,

Il peut détruire ma chaumière ;
Mais s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémit.
Cet insolent discours excita la colère
Du vizir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;
Ma gloire tient à sa durée ;
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste ;
En voyant le palais ils diront : Il fut grand ;
En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste.





LES DEUX JARDINIERS

Deux frères jardiniers avaient pour héritage
Un jardin que chacun cultivait la moitié ;
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage :
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très grand docteur ;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps,
Et la girouette et les vents.

Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain ;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,

Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.
 Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
 De ne point pénétrer ces importants secrets,
 Il n'arrose point son marais ;
 Ses épinards et sa laitue
 Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue
 Ses figuiers qu'il ne couvre pas.
 Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse.
 Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
 N'a que son frère pour ressource.
 Celui-ci, dès le grand matin,
 Travaille en chantant quelque joyeux refrain,
 Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseillé.
 Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,
 Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
 Aussi dans son terrain tout venait à merveille ;
 Il avait des écus, des fruits et du plaisir.
 Ce fut lui qui nourrit son frère ;
 Et quand monsieur Jean tout surpris
 S'en vint lui demander comment il savait faire :
 Mon ami, lui dit-il, voilà tout le mystère :
 Je travaille, et tu réfléchis ;
 Lequel rapporte davantage ?
 Tu te tourmentes, je jouis ;
 Qui de nous deux est le plus sage ?





LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE

Colin gardait un jour les vaches de son père ;
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin ; mais, si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse ;
Je répons du chevreuil. Ma foi, je le veux bien.
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien.
Va le tuer. Colin s'apprête,

S'arme, appelle Sultan. Sultan quoiqu'à regret,
Court avec lui vers la forêt.
Le chien bat les buissons, il va, vient, sent, arrête,
Et voilà le chevreuil... Colin, impatient,
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite d'un chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant ;
De vaches point ; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,
Parcourt en gémissant les monts et les vallées
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées.





L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement

La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.

Un certain jour il arriva
 Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
 Près du malade se trouva ;
 Il entendit ses cris ; son âme en fut émue.
 Il n'est tels que les malheureux
 Pour se plaindre les uns les autres.
 J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
 Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.
 Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
 Que je ne puis faire un seul pas :
 Vous-même vous n'y voyez pas :
 A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
 A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux :
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
 J'ai des jambes et vous des yeux :
 Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide,
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés :
 Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
 Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.



LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES

A MADAME DE LA BRICHE

Vous de qui les attrait, la modeste douceur,
Savent tout obtenir et n'ose rien prétendre,
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,
De vos talents, de votre esprit...

Vous aviez déjà peur : bannissez vos alarmes,
C'est de vos vertus qu'il s'agit.

Je veux peindre en mes vers des mères le modèle ;
La sarigue, animal peu connu parmi nous,
Mais dont les soins touchants et doux,
Dont la tendresse maternelle,
Seront de quelque prix pour vous,
Le fond du conte est véritable ;

Buffon m'en est garant : qui pourrait en douter ?
D'ailleurs, tout dans ce genre a droit d'être croyable,
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.



Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,

Se promène avec ses petits ?
 Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
 Du sarigue c'est la femelle ;
 Nulle mère pour ses enfants
 N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
 La nature a voulu seconder sa tendresse,
 Et lui fit près de l'estomac
 Une poche profonde, une espèce de sac
 Où ses petits, quand un danger les presse,
 Vont mettre à couvert leur faiblesse.
 Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.
 L'enfant frappe des mains, la sarigue attentive
 Se dresse, et d'une voix plaintive
 Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir ;
 Et de s'élançer vers la mère,
 En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
 La poche s'ouvre, les petits
 En ce moment y sont blottis ;
 Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse
 S'enfuit, emportant sa richesse.
 La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
 Si jamais le sort t'est contraire,
 Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
 L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.





LE TROUPEAU DE COLAS

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,
Le conduisait au pâturage :

Sur sa route il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent ; comment passer cette eau ?
Chiens, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit, l'on eût gagné le pont ;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long :
Colas veut abréger. D'abord il considère

Qu'il peut franchir cette rivière :
Et comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élançe ;
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux ; courage, allons !





Après les béliers, les moutons ;
Tout est en l'air, tout saute, et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien ;
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère
Et, soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart ; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère,
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.





LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE

Messieurs les beaux-esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.

Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,

Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.

Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau,
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent ; je fais tout pour l'honneur.

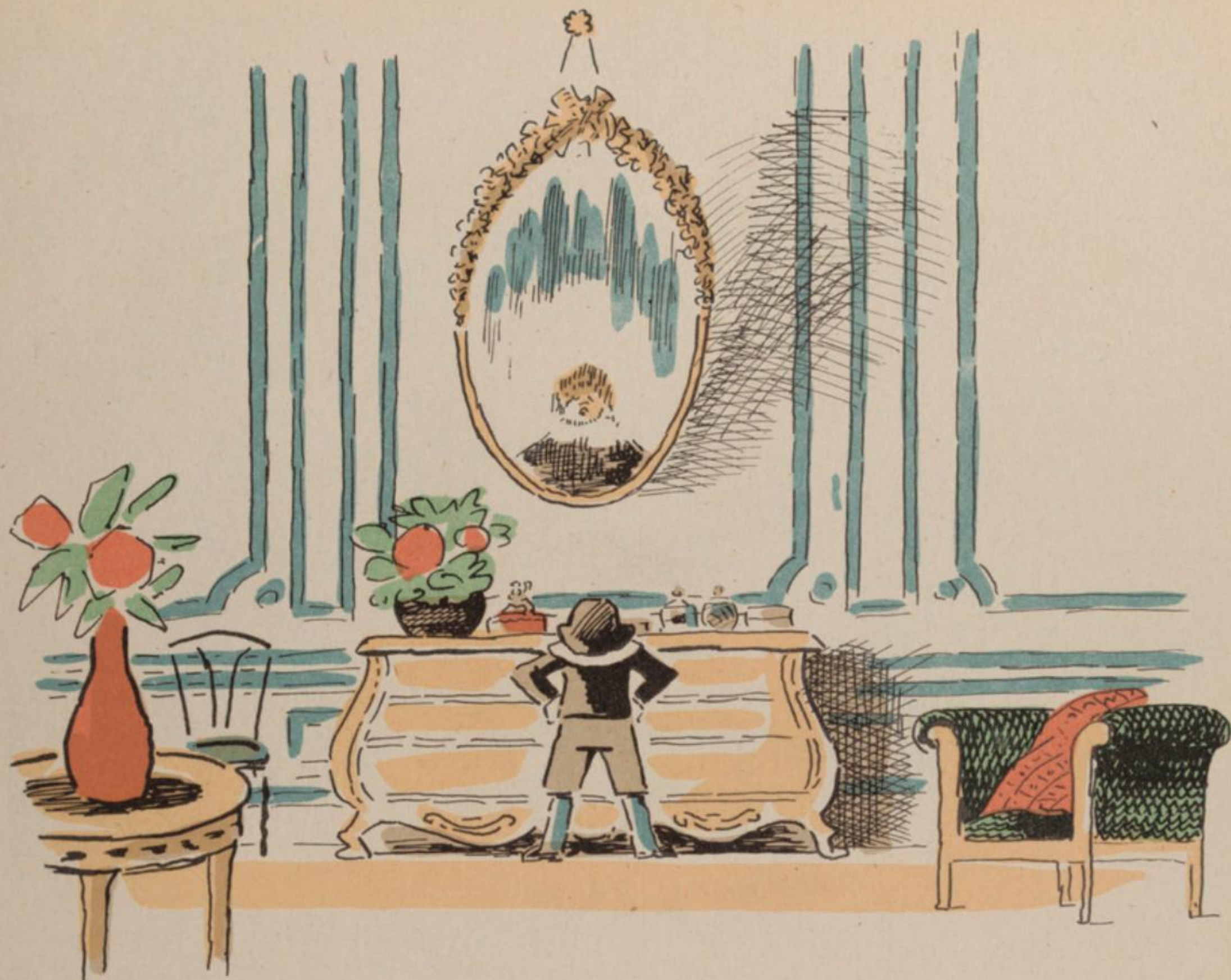
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller, mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune, et puis l'histoire

D'Adam, d'Eve et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient les yeux et ne pouvaient rien voir,
L'appartement, le mur, tout était noir.
Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
Ni moi non plus, disait un chien.
Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien.
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.





L'ENFANT ET LE MIROIR

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents et fut surpris d'y voir
Un miroir.

D'abord il aima son image ;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême ;
Il lui montre un poing menaçant,

Il se voit menacé de même.
 Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant
 Battre cette image insolente ;
 Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente,
 Et furieux, au désespoir,
 Le voilà, devant ce miroir,
 Criant, pleurant, frappant la glace.
 Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
 Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
 N'as-tu pas commencé par faire la grimace
 A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
 — Oui. — Regarde à présent ; tu souris, il sourit.
 Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
 Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
 De la société tu vois ici l'emblème :
 Le bien, le mal, nous sont rendus.



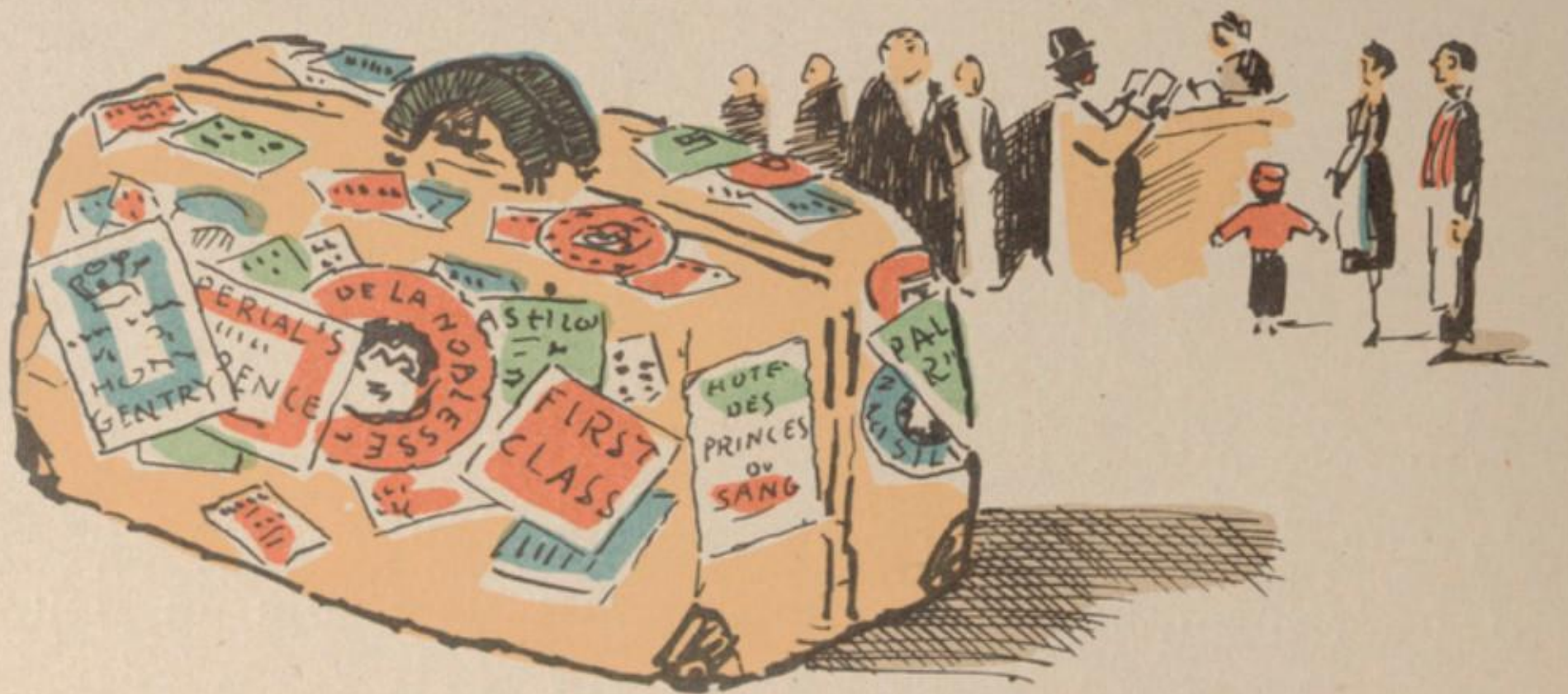


LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs,
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-mâitre, il court de fleurs en fleurs
Prenant et quittant les plus belles.

Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
 Sont différents! Dame nature
 Pour lui fit tout, et pour moi rien.
 Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
 Nul ne prend garde à moi, on m'ignore ici-bas;
 Autant vaudrait n'exister pas.
 Comme il parlait, dans la prairie
 Arrive une troupe d'enfants:
 Aussitôt les voilà courants
 Après ce papillon dont ils ont tous envie.
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
 L'insecte vainement cherche à leur échapper.
 Il devient bientôt leur conquête.
 L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
 Un troisième survient, et le prend par la tête.
 Il ne fallait pas tant d'efforts
 Pour déchirer la pauvre bête.
 Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
 Combien je vais aimer ma retraite profonde!
 Pour vivre heureux, vivons caché.





LE CHATEAU DE CARTES

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
Et le soir, dans l'été, soupant dans le feuillage,
 Dans l'hiver devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours ;
Le père, par un conte, égayait ses discours,
 La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
 Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,

Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés
A joindre, à soutenir par les quatre côtés

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.

Tout à coup voici le lecteur

Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,

Et d'autres, fondateurs d'empire :

Ces deux noms sont-ils différents ?

Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir

A placer son second étage,

S'écrie : il est fini ! Son frère, murmurant

Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;

Et voilà le cadet pleurant.

Mon fils, répond alors le père,

Le fondateur, c'est votre frère,

Et vous êtes le conquérant.





LE
DANSEUR DE CORDE
ET
LE BALANCIER

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser, et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.

Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit ;
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élançe,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux



Qui rasant en volant la surface des eaux,
 Son pied touche, sans qu'on le voie,
 A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
 Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
 Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
 Qui me fatigue et m'embarrasse ?
 Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
 De force et de légèreté.

Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
 Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
 Il se cassa le nez et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
 Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
 La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
 Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
 C'est le balancier qui vous gêne,
 Mais qui fait votre sûreté.





LES SINGES ET LE LÉOPARD

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.

Certaine guénon moricaude,

Assise gravement, tenait sur ses genoux

La tête de celui qui, courbant son échine,

Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis devine !

Il ne devinait point ; c'étaient alors des ris,

Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,

Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.

Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,

Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne

Et je viens même ici, comme particulier,

A vos plaisirs m'associer :

Jouons, je suis de la partie.

— Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie.

Et sait que tous les animaux
Sont égaux.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes, enchantés, crurent à ce discours,

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe, cette fois, devina qui frappait,

Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisaient semblant de rire,

Et le léopard seul riait.

Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,


En se disant entre les dents :

Ne jouons point avec les grands ;

Le plus doux a toujours des griffes à la patte.



LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE



Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait suivant l'usage :
C'est le profit de la grandeur.

Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant ;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage ;
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.

Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?
C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache : il faut l'aller trouver.





L'INONDATION

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village ;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs.
Le soir ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage ;
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants.
Mais il faut bien souffrir, c'est notre destinée.
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus
S'en va faire visite au brûlant Sirius,
La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toute part son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain ;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.



On trembla de mourir de faim ;
La commune s'assemble. En hâte on délibère ;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage.
Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village :
Là se trouve un grand lac ; immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac ; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.





— Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde, au moins! — Oui, oui, courons, courons

S'écrie aussitôt l'assemblée.

Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux, de pics et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits

A la fois :

D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :

Courage, allons ! point de repos !

L'ouverture jamais ne peut être assez large.

Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,

De partout roulent à grands flots.

Transports et compliments de la troupe ébahie,

Qui s'admire dans ses travaux.





Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau,
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême ;
On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson ;
Votre maudit conseil... — Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux ; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde ;
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand ;
Le sage arrose doucement,
L'insensé tout de suite inonde.





LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient *Mécène* en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,

Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguïser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,

Et le suivaient toujours en chantant.

L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant refusait son suffrage.

Qu'est-ce ci ? dit le financier :

Comment ! les chantres du bocage

Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage !

Nenni, répond le jardinier :

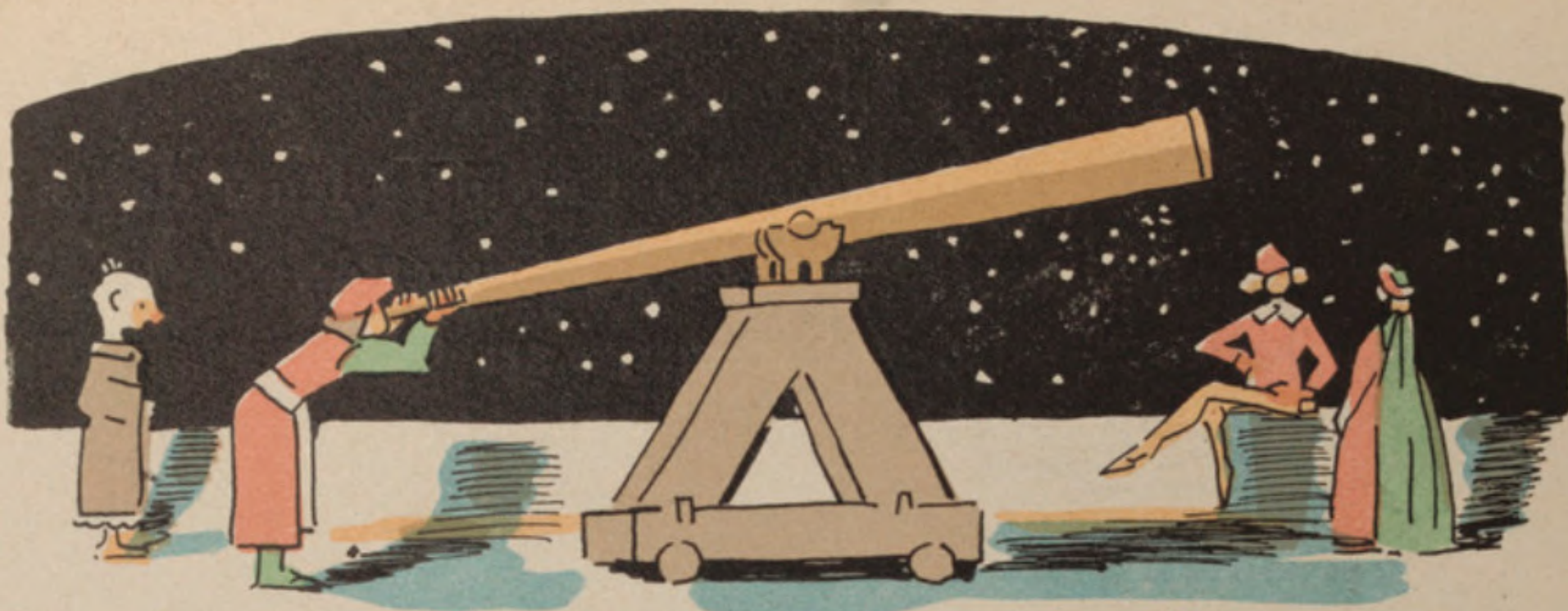
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée

Qui seule attire ces oiseaux ;

Ils ne se tiennent à sa suite

Que pour manger ces vermisseaux,
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.



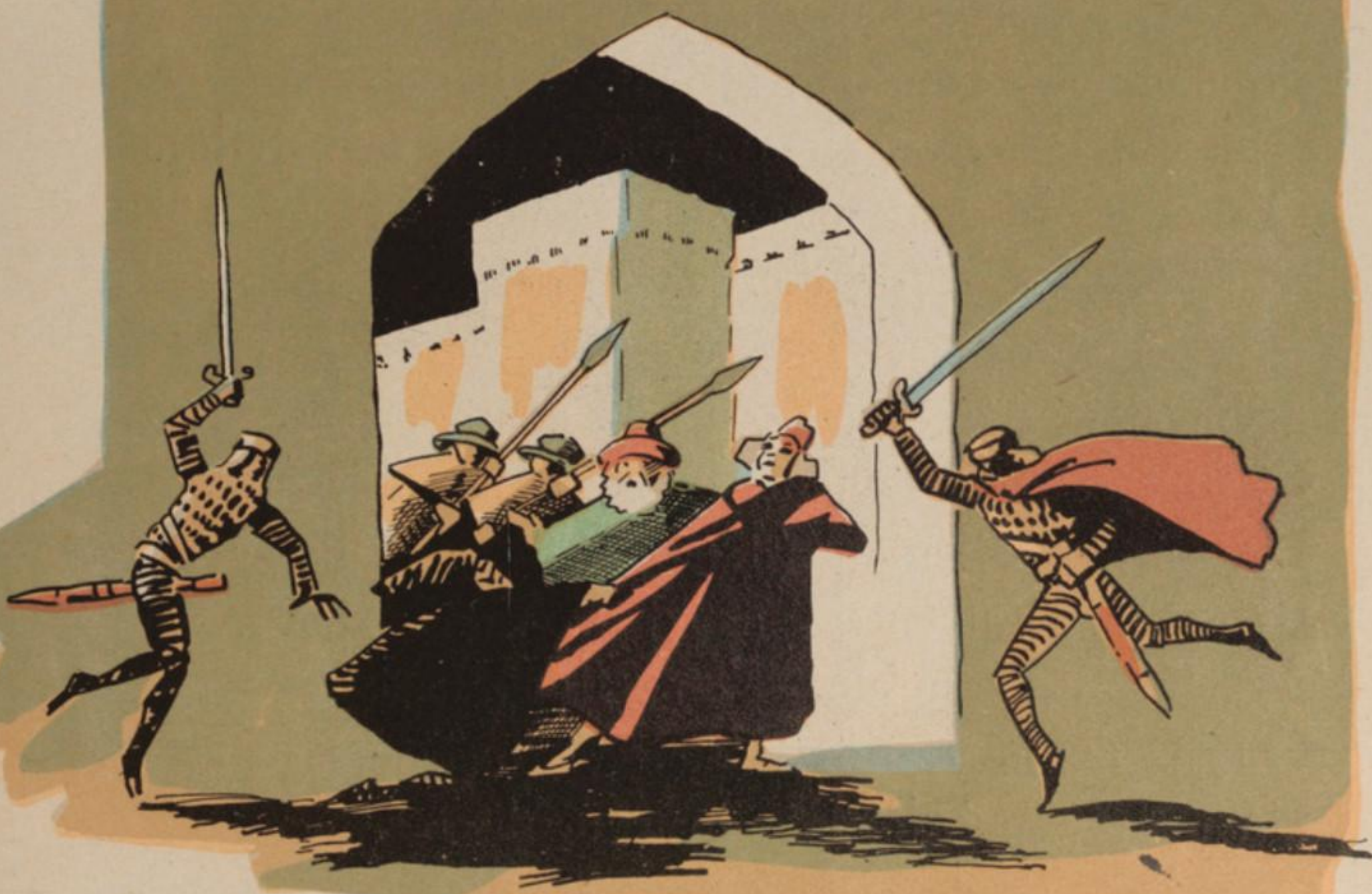


LE ROI ALPHONSE

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse fut surtout un habile astronome :
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans :
Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai cette nuit des hommes dans la lune.
Votre Majesté les verra,
Répondait-on ; la chose est même trop commune,
Elle doit voir mieux que cela.
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,

Quelques maravédís ; le roi ne l'entend pas.
Et, sans le regarder, son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune ;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.

Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
Que Dieu vous a fait souverain.
Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain.





LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,

Et l'avaient élevé dans la cour du collège.

Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilège
D'aller et de venir par toute la maison.

A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse,
Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
Un soir, en discutant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
Ma foi, disait le chat, c'est aux Egyptiens
Que je donne le prix ; c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux ;
Cela seul, à mon gré, lui donne l'avantage.

J'aime mieux les Athéniens,
 Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grâce !
 Et dans les combats quelle audace !
 Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
 A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?
 Des nations c'est la première.
 Parbleu ! dit l'oison en colère,
 Messieurs, je vous trouve plaisants :
 Et les Romains, que vous en semble ?
 Est-il un peuple qui rassemble
 Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
 Dans les arts comme dans la guerre,
 Ils ont surpassé vos amis.
 Pour moi ce sont mes favoris :
 Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
 Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
 Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
 Rat savant qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
 Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats :
 L'Égypte vénérât les chats,
 Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,
 Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
 Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
 Que suivent nos opinions.





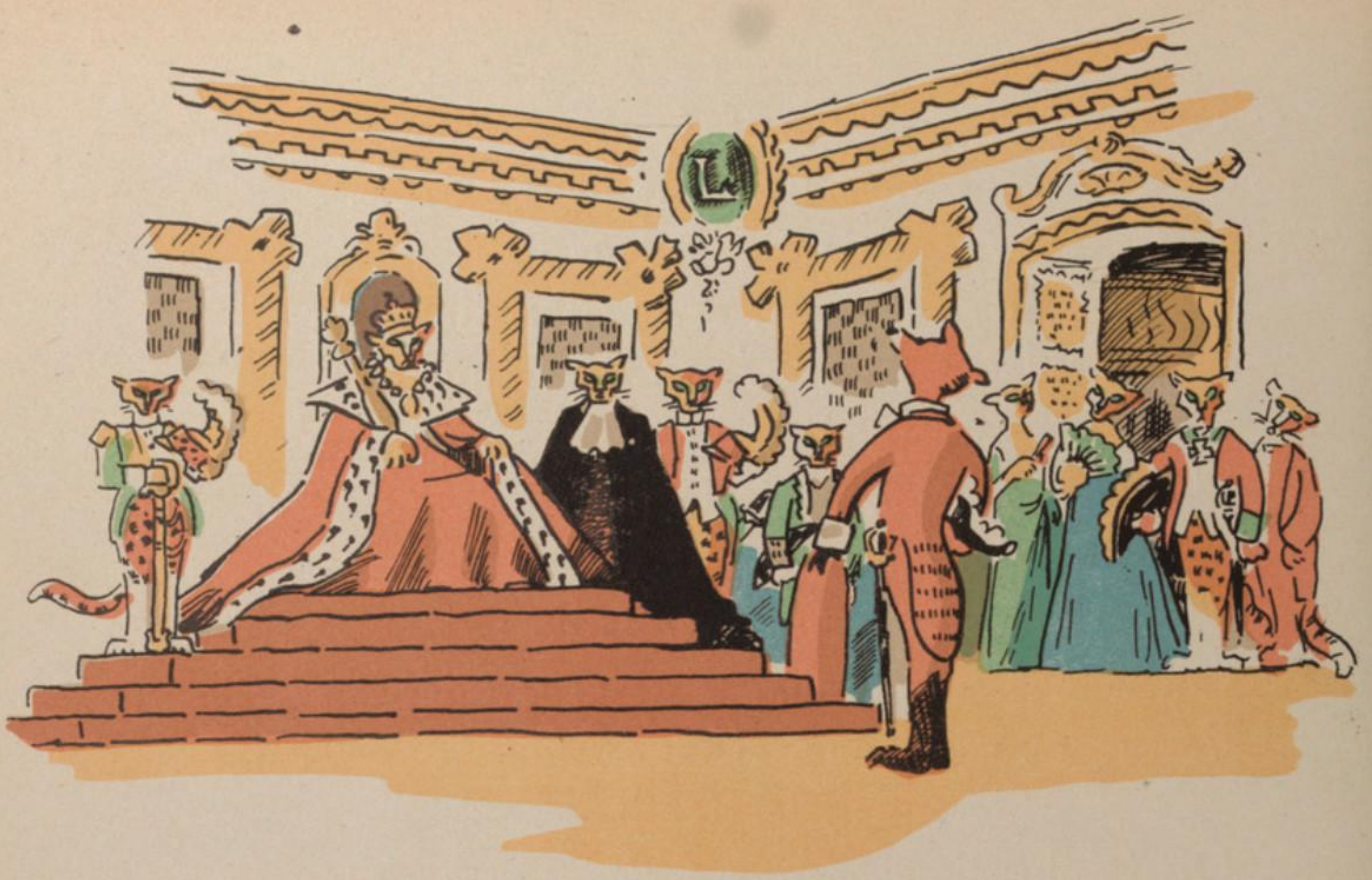
LE PERROQUET CONFIANT

Cela ne sera rien, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine ;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ?
Pourquoi ? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien*.
Un perroquet de l'équipage
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.

Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin ;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète,
Notre capitaine se tait,
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue, on vit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
Perruches, cardinaux, cakatois, tout y passe.
Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : *Cela ne sera rien*.
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée ;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien ;
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
Cela... Cela ne sera rien.





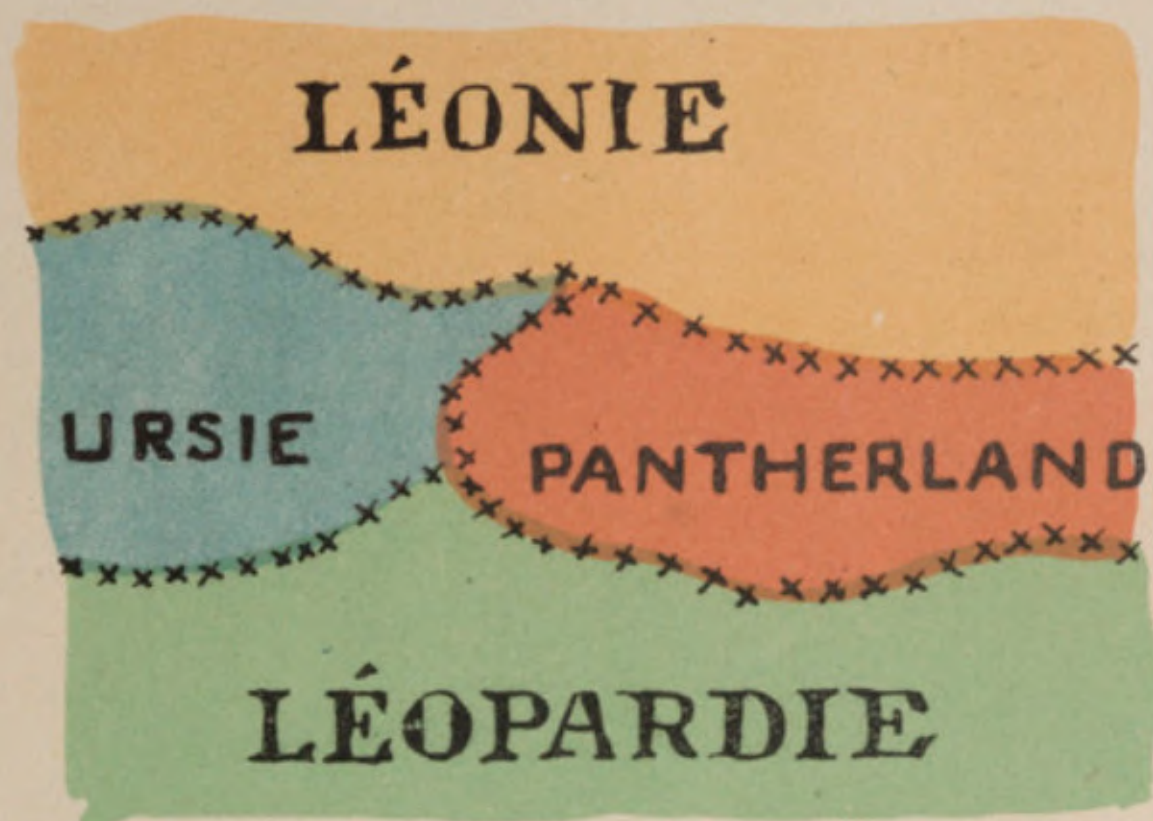
LE LION ET LE LÉOPARD

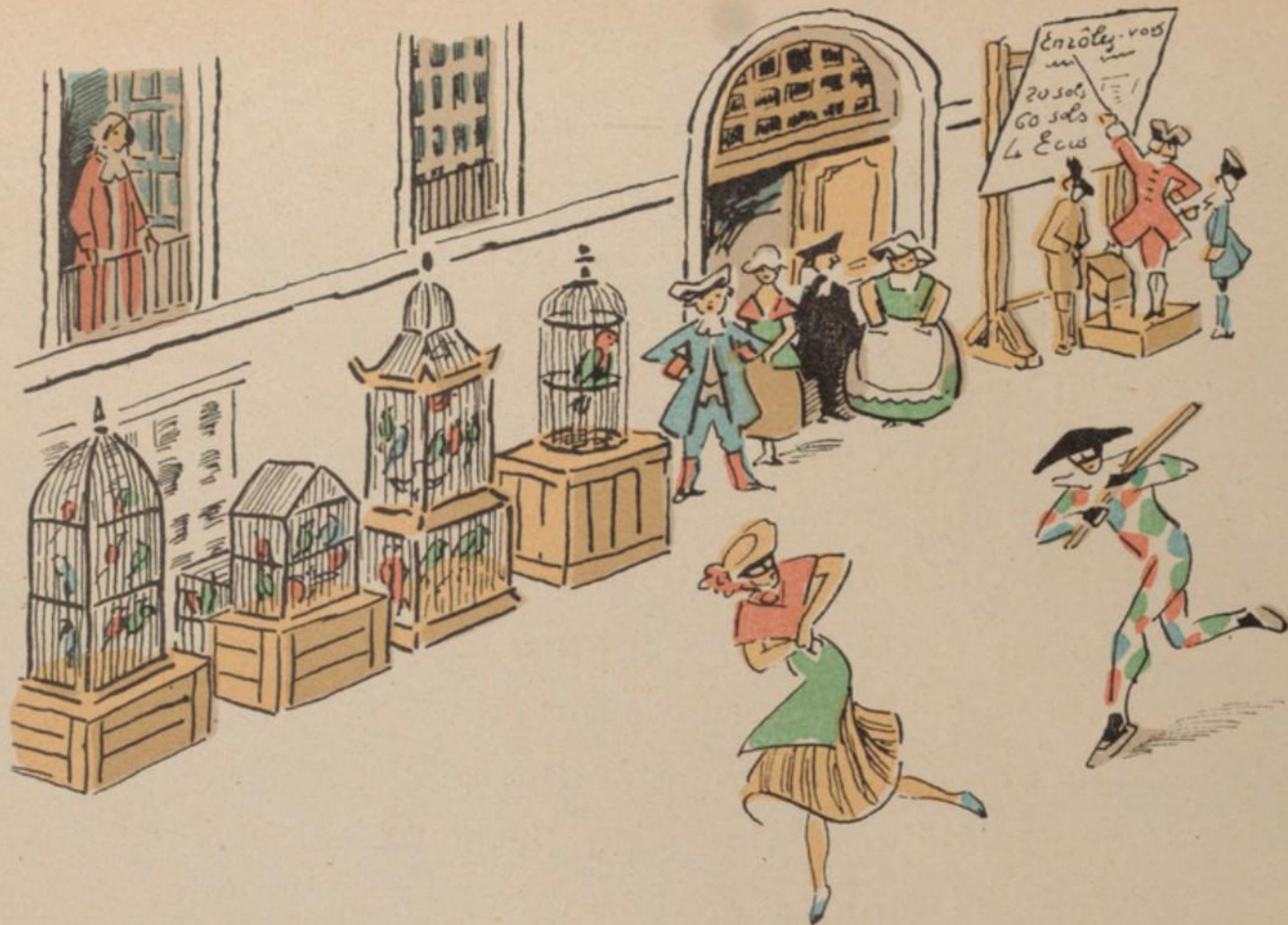
Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.

L'attaquer n'était pas chose bien difficile ;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur :

C'était un vieux renard. Admis à l'audience
Du jeune roi, d'abord il vante sa prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,

Sa justice et sa bienfaisance ;
 Puis, au nom du lion propose une alliance
 Pour exterminer tout voisin
 Qui méconnaîtra leur puissance.
 Le léopard accepte ; et dès le lendemain,
 Nos deux héros, sur leurs frontières,
 Mangent à qui mieux mieux les ours et les panthères ;
 Cela fut bientôt fait ; mais quand les rois amis,
 Partageant le pays conquis,
 Fixèrent leurs bornes nouvelles,
 Il s'éleva quelques querelles :
 Le léopard lésé se plaint du lion ;
 Celui-ci montra sa denture
 Pour prouver qu'il avait raison :
 Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
 Fut le trépas du léopard :
 Il apprit alors, un peu tard,
 Que contre les lions les meilleures barrières
 Sont les petits Etats des ours et des panthères.





L'HABIT D'ARLEQUIN

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
 Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
 A mes fables souvent c'est là que je travaille :
 J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.
 Un jour de mardi gras j'étais à la fenêtre
 D'un oiseleur de mes amis,
 Quand sur le quai je vis paraître
 Un petit arlequin, leste, bien fait, bien mis
 Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
 Courait après un masque en habit de bergère.
 Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.
 Tout près de moi, dans une cage,

Trois oiseaux étrangers, de différents plumages,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.

La perruche disait : J'aime peu son visage ;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;
Il est d'un si beau vert ! Vert ! dit le cardinal,
Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?
L'habit est rouge, assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant.

Oh ! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune citron,
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu
Interrompt chacun avec feu.
Et déjà le trio s'irrite.

Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert,
L'habit est jaune, rouge et vert.

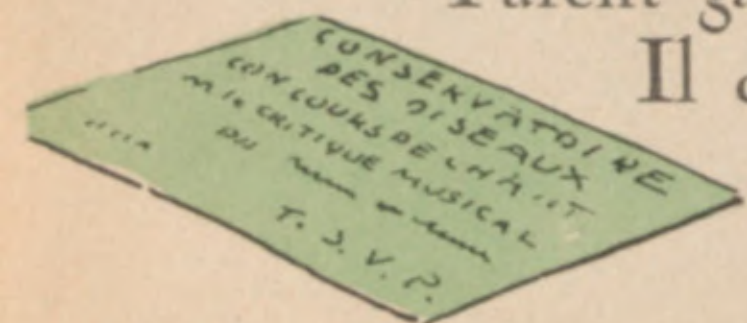
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.





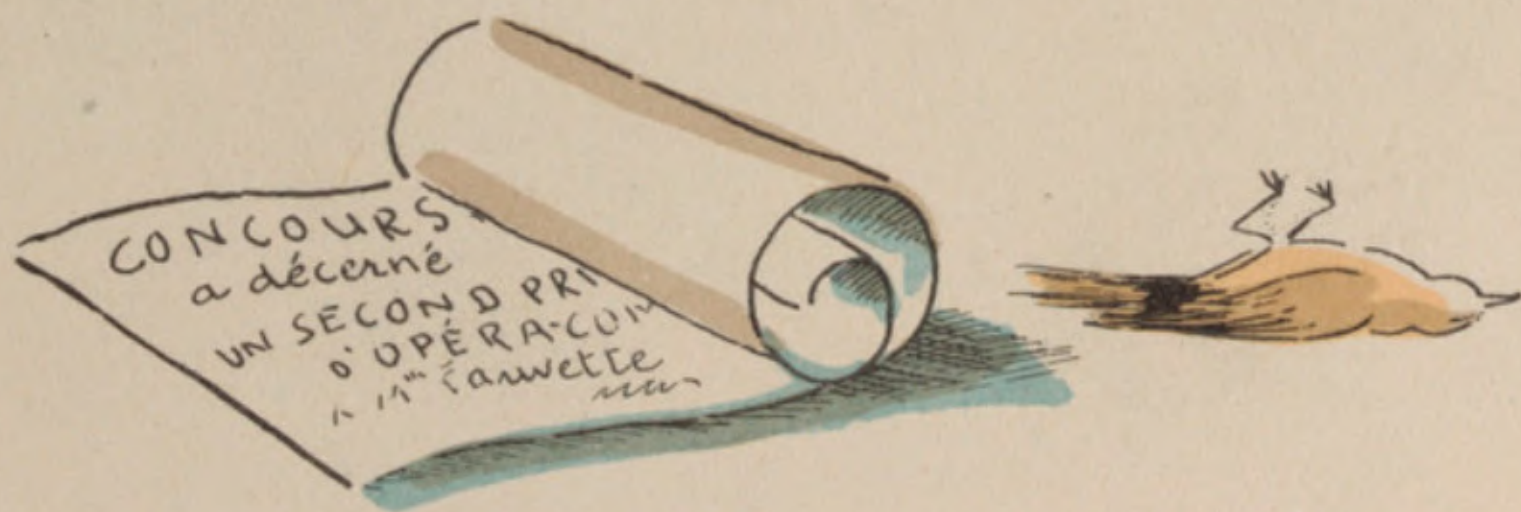
LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL

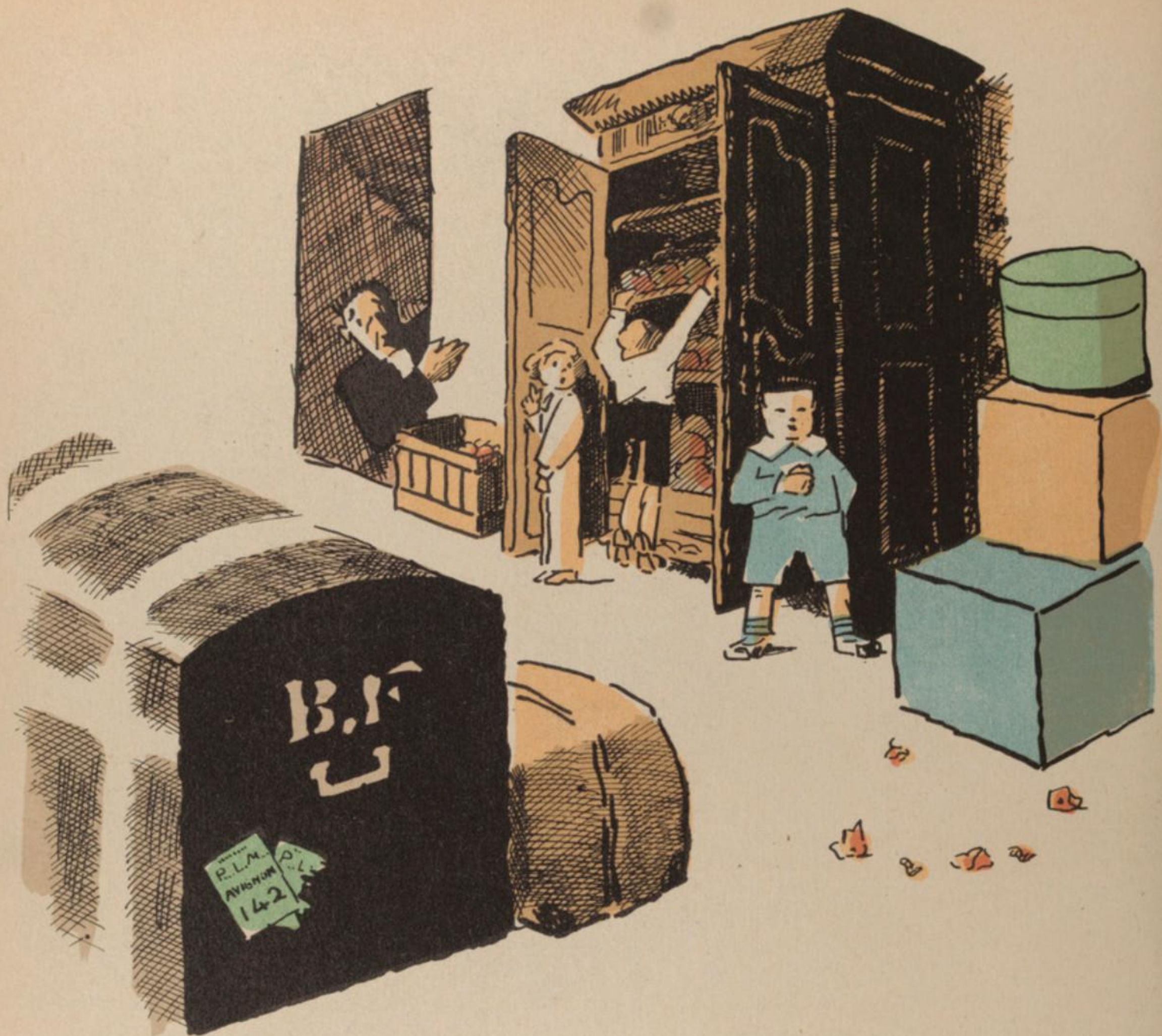
Une fauvette, dont la voix
 Enchantait les échos par sa douceur extrême,
 Espéra surpasser le rossignol lui-même,
 Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
 Un lieu propre au combat : les juges se placèrent ;
 C'était le linot, le serin,
 Le rouge-gorge et le tarin.
 Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
 Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
 Furent gardes du camp ; le merle était trompette,
 Il donne le signal. Aussitôt la fauvette



Fait entendre les plus doux sons :
 Avec adresse elle varie
 De ses accents filés la touchante harmonie,
 Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
 L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
 Alors le rossignol commence :
 Trois accords purs, égaux, brillants,
 Que termine une juste et parfaite cadence,
 Sont le prélude de ses chants,
 Ensuite son gosier flexible,
 Parcourant sans efforts tous les tons de sa voix,
 Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
 Etonne et ravit à la fois.
 Les juges cependant demeuraient en balance ;
 Le linot, le serin, de la fauvette amis,
 Ne voulaient point donner de prix ;
 Les autres disputaient. L'assemblée en silence
 Écoutait leurs doctes avis,
 Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette !
 Ce mot décida sa défaite ;
 Pour le rossignol aussitôt
 L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

 Ainsi le suffrage d'un sot
 Fait plus de mal que sa critique.





L'AVARE ET SON FILS

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,

Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
Les bonnes pommes ménageait ;
Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait ;
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or, vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent
Et combien de pommes périrent !
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant :
Mes pommes ! criait-il ; coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît ;
Nous sommes d'honnêtes personnes ;
Et quel tort vous avons-nous fait ?
Nous n'avons mangé que les bonnes.





LE LAPIN ET LA SARCELLE

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.

Tout était en commun, amour, chagrin, souffrance ;
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,

Tous deux en jouissaient d'avance.

Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux,
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus. Inquiet, il l'appelle :
Personne ne répond à ses cris douloureux.

Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,

Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,

S'incline par-dessus les flots,

Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.

Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu, réponds-moi.

Ma sœur, ma compagne chérie,

Ne prolonge pas mon effroi ;

Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :

J'aime mieux expirer que de trembler pour toi,

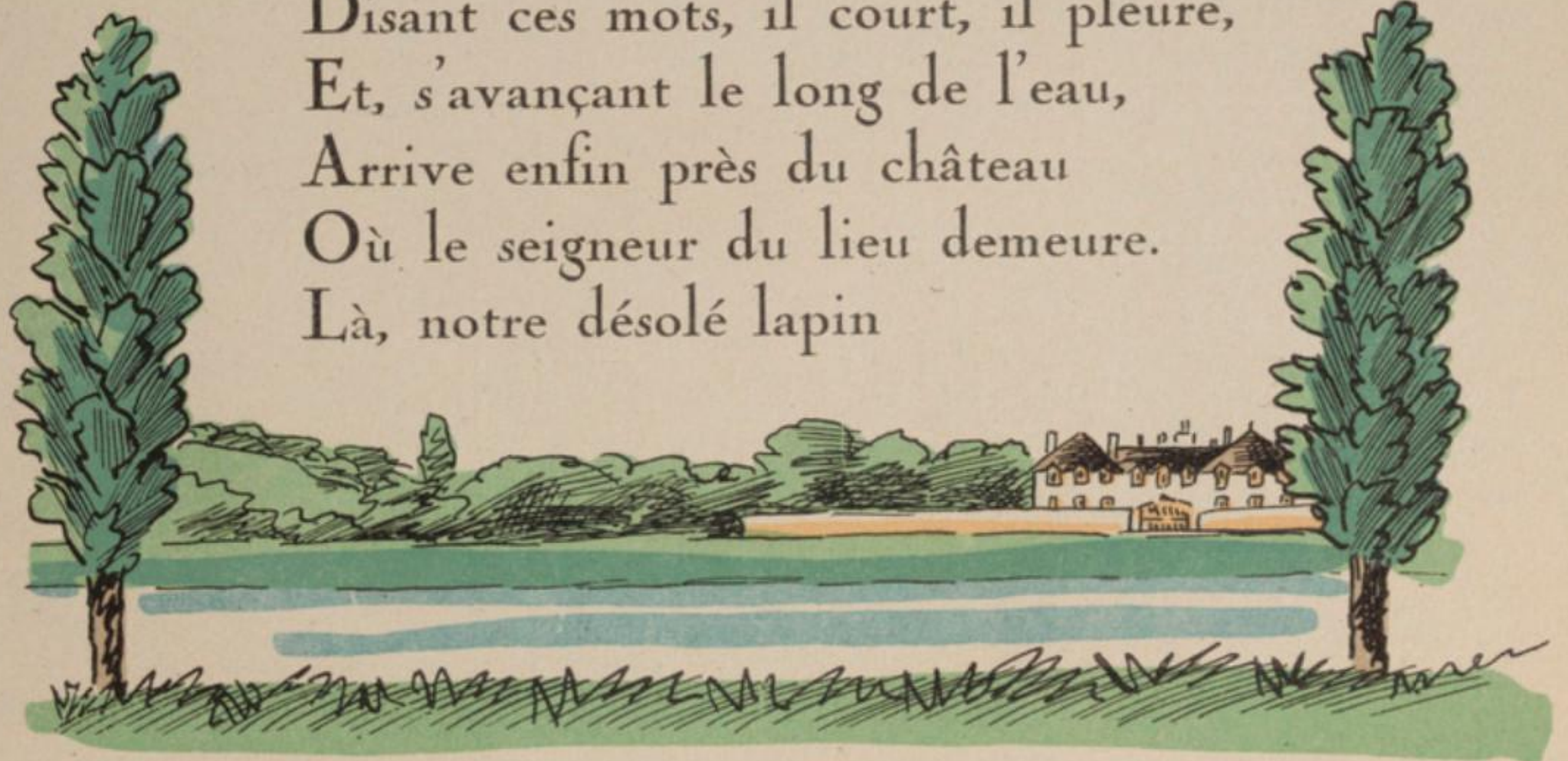
Disant ces mots, il court, il pleure,

Et, s'avancant le long de l'eau,

Arrive enfin près du château

Où le seigneur du lieu demeure.

Là, notre désolé lapin



Se trouve au milieu d'un parterre
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.

L'amitié donne du courage.

Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... (ô tendresse! ô bonheur!)

La sarcelle. Aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,

De ses quatre pieds il s'emploie

A creuser un secret chemin

Pour joindre son amie; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière
Comme un mineur qui prend une place de guerre.

Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.

Lui court à la sarcelle; il l'entraîne à l'instant

Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,

Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir

De plaisir.

Quel moment pour tous deux! que ne sais-je le peindre

Comme je saurais le sentir!

Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre,

Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,

En voyant le dégât commis dans sa volière,

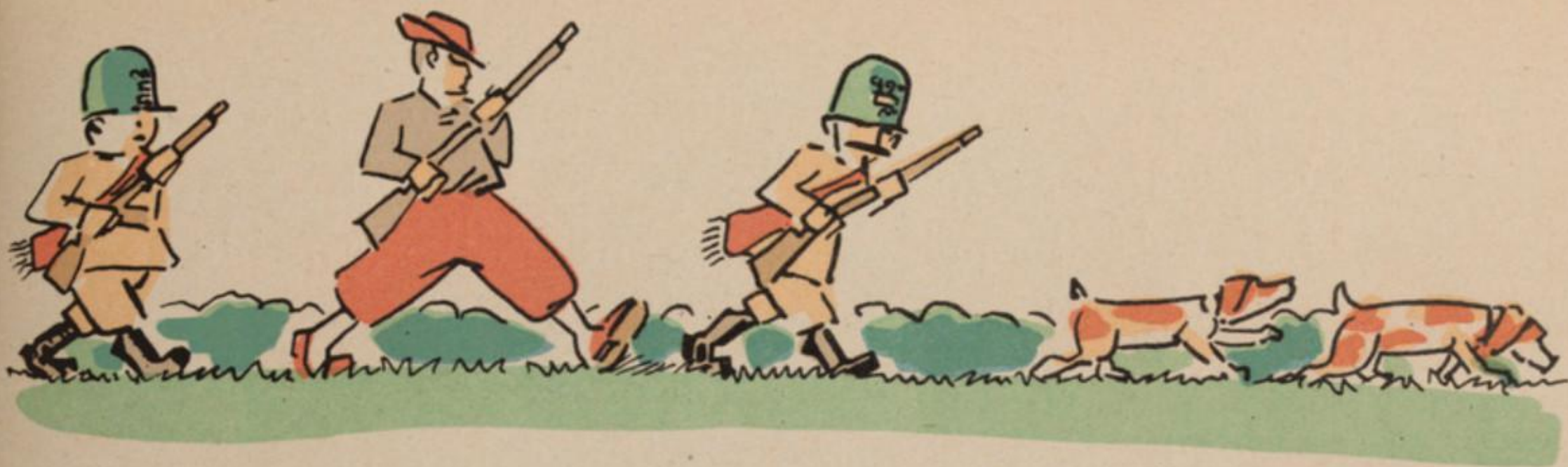
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :

Mes fusils! mes furets! criait-il en colère.

Aussitôt fusils et furets

Sont tous prêts.

Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,



Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;
 Dans le funeste jour de Cannes,
 On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
 La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
 Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
 Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
 Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
 Et revient traînant un vieux nid



Laisé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseaux, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment

Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.

On aborde, on débarque, et, jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.





LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE

Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois-tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc : ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment ;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien ; le village en ruine
Dans trois mois aura la famine ;
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.
La peste! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;
Je ne vois pas cela, compère :
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire,
Car ce nuage assurément

Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.
 La terre est sèche dès longtemps.
 Il va bien arroser nos champs :
 Et notre récolte en doit être embellie.
 Nous aurons le double de foin,
 Moitié plus de froment, de raisins abondance ;
 Nous serons tous dans l'opulence,
 Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.
 C'est bien voir que cela, dit Lucas en colère.
 — Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
 — Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot.
 Attendons la fin de l'affaire ;
 Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
 Ce n'est pas moi qui pleure ici.
 Ils s'échauffaient tous deux ; déjà, dans leur furie,
 Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
 Emporta loin de là le nuage effrayant.
 Ils n'eurent ni grêle ni pluie.





LE CROCODILE ET L'ESTURGEON

Sur la rive du Nil, un jour, deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants
Les plus beaux ricochets du monde.

Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élançe tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit en pleurant son pauvre compagnon.

Un honnête et digne esturgeon
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots.
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots.

Le monstre a des remords, dit-il, ô Providence!

Tu venges souvent l'innocence;

Pourquoi ne la sauves-tu pas?

Ce scélérat, du moins, pleure ses attentats.

L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait ;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait,
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux ! manger un enfant !
Mon cœur en a frémi ; j'entends frémir le vôtre...
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre.
Tel est le remords du méchant.

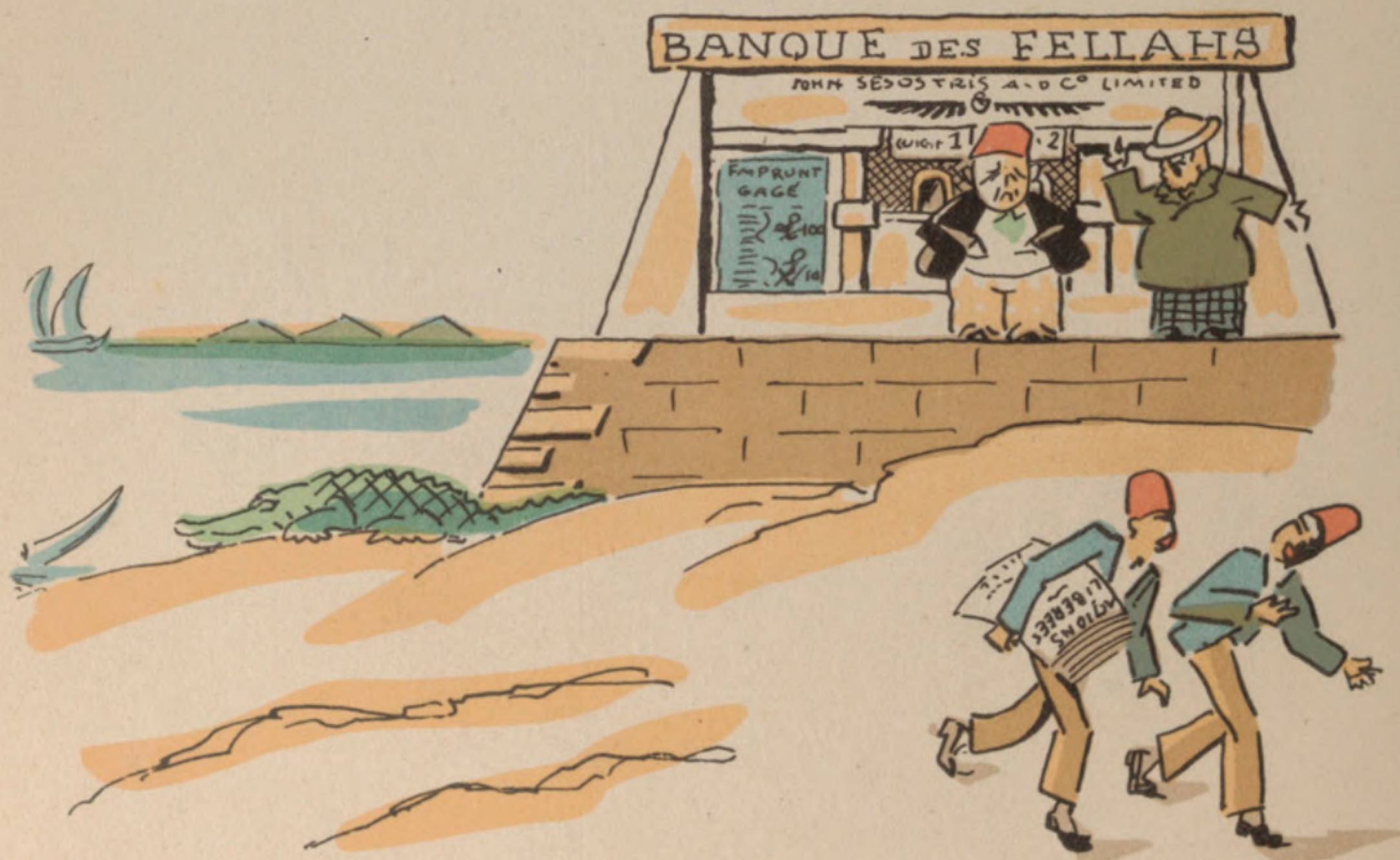


TABLE DES FABLES

	Pages
LA CARPE ET LES CARPILLONS	5
LE CALIFE	7
LES DEUX JARDINIERS	10
LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE	12
L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE	14
LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES	16
LE TROUPEAU DE COLAS	18
LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE	20
L'ENFANT ET LE MIROIR	23
LE GRILLON	25
LE CHATEAU DE CARTES	27
LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER	29
LES SINGES ET LE LÉOPARD	31
LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE	33
L'INONDATION	34
LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS	38
LE ROI ALPHONSE	40
LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT	42
LE PERROQUET CONFIANT	44
LE LION ET LE LÉOPARD	46
L'HABIT D'ARLEQUIN	48
LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL	50
L'AVARE ET SON FILS	52
LE LAPIN ET LA SARCELLE	54
LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE	59
LE CROCODILE ET L'ESTURGEON	61





IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES
DE
BERGER-LEVRAULT
A NANCY



PRIX : 390 Fr.

